

La poésie du froid chez Philippe Jaccottet

Emmanuelle Tabet

Centre national de la recherche scientifique

– CNRS (France)

Résumé – Le froid est chez Philippe Jaccottet le vecteur d'une transfiguration du monde et la métaphore d'une création poétique fondée sur le dépouillement, le retour à l'élémentaire. Un lien intime relie la représentation du froid à la poétique de Jaccottet, pour qui l'effacement est « une façon de resplendir » et pour qui la froide lumière d'hiver, à la fois étincelante et infiniment fragile, donne accès à la profondeur de l'être. L'hiver n'est pas pour Jaccottet la saison du déclin de la lumière, mais au contraire celle du rayonnement d'une lumière translucide. Tant dans son recueil *À la lumière d'hiver* que dans ses carnets, il fait du froid l'occasion d'une purification du monde qui le révèle dans sa « fragilité de cristal ». Par le dénuement qu'il produit, il ramène le monde à la simplicité, à l'élémentaire, et le cœur à la patience, à la lenteur, au courage. Il ouvre le paysage aux vastes étendues et renvoie le poète à l'immémorial. Le froid, source de profond recueillement, permet d'atteindre à une forme de vérité élémentaire, et à une transmutation de la mort à travers les vibrations de la lumière.

Dans ses *Paysages avec figures absentes*, Philippe Jaccottet, évoquant les contrées qui lui sont chères, déclare aimer, plus qu'aucune autre saison, l'hiver « qui les dépouille et les purifie¹ ». Dans ses carnets, l'été est peu présent², alors que le poète ne cesse de revenir sur cette « lumière d'hiver » qui forme le titre même de son recueil de 1977. Dans *L'ignorant* (1958) ou dans *Airs* (1967), il compose de nombreux poèmes sur l'hiver. Le paysage d'hiver, dépouillé de l'exubérance estivale, est comme transparent, cristallin et silencieux. Le poète y perçoit à la fois les signes de la mort et la promesse d'une renaissance. Il y a en effet chez Jaccottet une poésie du froid, un froid perçu comme le vecteur d'une transfiguration du monde et la métaphore d'une création littéraire fondée sur le dépouillement, le retour à l'élémentaire. Quelle représentation le poète donne-t-il donc du froid ? En quoi le froid est-il propice à l'écriture poétique ?

¹ Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2004 [1970], p. 12. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *PFA*, suivi du numéro de page.

² Voir Jean Onimus, *Philippe Jaccottet. Une poétique de l'insaisissable*, Paris, Champ Vallon, coll. « Champ poétique », 1993, p. 106.

À quelle dimension de l'être initie-t-il le poète? Nous verrons le lien qui se tisse entre le froid et la poétique de Jaccottet, pour qui l'effacement est « une façon de resplendir³ » et pour qui la froide lumière d'hiver, à la fois étincelante et infiniment fragile, donne accès à la profondeur de l'être.

Froid et dénuement

L'hiver n'est pas pour Jaccottet la saison du déclin de la lumière, des froides ténèbres baudelairiennes, mais au contraire celle de son rayonnement. Dans *La semaison*, il évoque la « lumière dorée dans l'air froid⁴ », le « poudroïement d'or » (*SEM*, 68) des brumes un matin d'hiver, le « froid du soir accordé à la couleur blanche ou argent du ciel » (*SEM*, 65) ou encore la polychromie de certains soirs d'hiver où le bleu des montagnes se mêle au blanc et au rose dans les bois et le ciel (*SEM*, 228). Philippe Jaccottet décrit bien souvent la lumière d'hiver non comme une lumière grise et froide, mais comme une lumière dorée. La douceur du soleil couchant dans le froid de l'hiver forme une saisissante harmonie des contraires. Tout au long de ses carnets, il évoque la lumière des fins d'après-midi d'hiver et son « feu tendre » (*SEM*, 229), sa « poussière rose » (*SEM*, 239), « tous les roses, toutes les roses de l'hiver, nuages, feuillages et fumées, épanouis dans le froid quand le soleil s'apprête à disparaître à l'horizon⁵ ». C'est à la sensualité des jardins d'orangers de Cordoue que renvoie la « couleur des soirs d'hiver » (*PFA*, 71). Il y a paradoxalement quelque chose de brûlant, dans ces paysages glacés « que le rose du soir enflamme » (*SEM*, 68). La lumière semble alors émaner des choses mêmes : le soir, les montagnes sont « presque des regards, une ardeur » (*SEM*, 68), tandis que la neige est « éclairée de l'intérieur⁶ ». Ainsi la transparence est telle que le regard se confond avec le paysage, et la lumière avec l'objet, comme si le poète saisissait l'âme du monde. Les couleurs semblent alors s'estomper au profit de la lumière. Le froid atténue les couleurs pour laisser toute sa place à « l'étoffe de la lumière », à

³ Philippe Jaccottet, « Que la fin nous illumine », *Poésie (1946-1967)*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2004, p. 76.

⁴ Philippe Jaccottet, *La semaison. Carnets (1954-1979)*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1984, p. 19. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *SEM*, suivi du numéro de page.

⁵ Philippe Jaccottet, *La troisième semaison. Carnets (1995-1998)*, Paris, Gallimard, 2001, p. 147.

⁶ Philippe Jaccottet, *La seconde semaison. Carnets (1980-1994)*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1996, p. 64.

son essence propre. Le bleu de la lumière d'hiver, écrit Jaccottet, n'est plus « une matière » mais « une distance et un songe » (*PFA*, 13). La lumière devient limpide, « comme si les choses enlevaient leur masque, leur vêtement⁷ ». Il y a là une forme de dématérialisation du paysage ramené à sa vibration première.

« L'hiver lucide », pour reprendre l'expression mallarméenne⁸, est ainsi la saison de la vérité, de la simplification. À l'opposé de la chaleur qui parfois « incendie » et « écœure » (*SEM*, 111), le froid conduit à la dénudation et au dénuement, à la pauvreté (*PFA*, 18), à la révélation des « matières nues, élémentaires » (*SEM*, 49-50). Cette lumière pure permet d'ouvrir l'espace libéré de la chaleur qui « enveloppe et captive » : « le regard est libre de courir au loin, de mesurer l'espace et d'en rejoindre les éléments » (*PFA*, 13). Comme le fait remarquer Judith Chavanne, l'hiver chez Jaccottet rime avec « ouvert⁹ ». L'horizon devient notre demeure, comme dans le poème de Jacques Réda intitulé « Lente approche du ciel » : « C'est lui ce ciel d'hiver, illimité, fragile¹⁰ ». En été, le jardin « se referme et se couvre », alors qu'en hiver « tout est ouverture » (*SEM*, 49). Les collines mêmes se font « presque transparentes¹¹ ». À la fin d'un jour d'hiver, tout devient diaphane, à croire que « les choses auraient changé, sous les doigts frais de la nuit à venir », « qu'elles seraient devenues du verre », des « lames de verre », tel un mirage¹². Ainsi, paradoxalement, la clarté de cette lumière d'hiver révèle le monde dans sa vérité en même temps qu'elle le transforme en une représentation quasi féerique.

Dès lors cette transfiguration par le froid, qui dépouille le monde, qui le révèle à la fois dans son rayonnement et dans sa « fragilité de cristal¹³ » (*SEM*, 193), devient la métaphore même de l'écriture poétique. Une note du début de *La semaison*, datée de janvier 1959, exprime bien ce parallèle entre la pureté des paysages d'hiver et le rêve d'une écriture cristalline :

7 Philippe Jaccottet, *Autres journées*, Saint-Clément-La-Rivière, Fata Morgana, 1987, p. 11.

8 Stéphane Mallarmé, « Renouveau », *Poésies*, Paris, Nouvelle Revue Française, 1914, p. 30-31.

9 Judith Chavanne, *Une poétique de l'ouverture*, Paris, Seli Arslan, 2003, p. 81.

10 Jacques Réda, « Lente approche du ciel », *Amen*, Paris, Gallimard, 1968, p. 44. Voir, sur cette notion d'horizon, Michel Collot, « Expérience poétique et expérience de l'horizon », *La poésie française au tournant des années 80*, Paris, Corti, 1988, p. 45-57.

11 Philippe Jaccottet, *La troisième semaison*, op. cit., p. 22.

12 Philippe Jaccottet, *Et néanmoins*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2001, p. 65-66.

13 « Il y a, en ces fins d'après-midi d'hiver, une fragilité de cristal sur fond sombre, quelque chose où le mot "violet" jouerait peut-être la note juste » (*SEM*, 193).

Glace, limpidité, soleil. De rares nuages, petits, accrochés aux montagnes. Tout est purifié, les ornements sont tombés, rien ne reste que les formes essentielles. La terre du jardin est dure, le matin, comme criblée par une journée glaciale, puis toute la journée légèrement humide. Rêve d'écrire un poème qui serait aussi cristallin et aussi vivant qu'une œuvre musicale, enchantement pur [...] (*SEM*, 17).

Cette poésie du froid est une poésie du dénuement, de la transparence, sans ornement superflu, à l'image de l'hiver, « saison claire et dénuée / qui va plus droit qu'aucune autre » (*SEM*, 73). À la fin de *La semaison*, le poète rêve autour de ce qui « pourrait être un titre », à savoir « la saison froide », tout en contemplant les toiles d'araignées qui brillent dans l'embrasure d'une fenêtre, « fragiles et tenaces¹⁴ ». Loin de toute exubérance, le paysage d'hiver renvoie à la fragilité de toute chose, au « presque rien » (*SEM*, 57) que seule peut exprimer une poésie qui, à l'instar du « soleil d'hiver », brille « sans trop d'éclat, sans étincelles¹⁵ ». La poésie du froid est une poésie du « et pourtant », libérée de ses illusions, notamment du rêve d'un « ailleurs » métaphysique, mais attentive à la beauté de l'ici et maintenant : « Et pourtant... il reste ce “pourtant” qui n'a pas plus de force qu'un regard. / Et la beauté d'un matin d'hiver. À travers la vitre froide du cœur » (*SEM*, 190).

La beauté de la lumière d'hiver est d'autant plus poignante qu'elle est rare et éphémère. Elle a l'éclat du fragment, de la parole poétique délivrée sur fond de silence, de recueillement : « Les poèmes – telles de petites lanternes où brûle encore le reflet d'une autre lumière. / Peut-être ne voit-on le rose du soir sur les murs qu'au plus froid de l'hiver » (*SEM*, 263). La lumière d'hiver est d'autant plus précieuse qu'elle est cernée par le froid : elle est la flamme qui demeure au cœur des ténèbres.

À cette esthétique du froid correspond l'exigence paradoxale d'une poésie sans images : « J'ai de la peine à renoncer aux images / Il faut que le soc me traverse / miroir de l'hiver, de l'âge / Il faut que le temps m'enseigne¹⁶. » L'expérience poétique de l'hiver est une expérience du vide dans laquelle Jaccottet rejoint le dernier Hölderlin, qui après avoir loué

¹⁴ Philippe Jaccottet, *La seconde semaison*, op. cit., p. 217.

¹⁵ Philippe Jaccottet, « Soleil d'hiver », *Poésie (1946-1967)*, op. cit., p. 80.

¹⁶ Philippe Jaccottet, « Aube », *Poésie (1946-1967)*, op. cit., p. 137.

l'étincelante lumière de la Grèce, devient sensible à une vérité qui ne serait perceptible que dans le «vide plein» de l'hiver: «lorsque, inaperçues, s'enfuient maintenant les images / De la saison, alors vient la durée de l'hiver¹⁷». Cette poésie de l'hiver est une forme de renoncement à l'exubérance, à la plénitude. «Loin du grand soleil entrevu», le poète ne traverse plus une forêt de symboles, mais un univers de signes à peine perçus, que seule peut exprimer une écriture de la brièveté:

Alors à la naissance hivernale d'une autre année, entre janvier et mars, à partir de lui [le mot *joie*], je me suis mis, non pas à réfléchir, mais à écouter et recueillir des signes, à dériver au fil des images; comprenant, ou m'assurant paresseusement, que je ne pouvais faire mieux, quitte à n'en retenir après coup que des fragments, même imparfaits et peu cohérents, tels, à quelques ratures près, que cette fin d'hiver me les avait apportés – loin du grand soleil entrevu¹⁸.

Dans *Pensées sous les nuages*, il adresse sa prière au pâle soleil de février, à la fragile lumière qui secoue le froid de ses épaules, avant de conclure au caractère nécessairement discontinu de toute parole poétique: «Je ne peux plus parler qu'à travers ces fragments pareils / à des pierres qu'il faut soulever avec leur part d'ombre¹⁹.» Il n'est plus le poète de l'immédiateté heureuse, de la chaude plénitude: seules les formes brèves permettent désormais de préserver le lien avec la lumière.

Du froid à l'Autre Monde

Le poète qui traverse l'hiver cherche des lambeaux de vie dans le «gouffre du froid²⁰». Car la lumière d'hiver est en même temps fragile, environnée de mort. Le recueil *Ce peu de bruits*, marqué par le deuil, est envahi par une forme de froid qui atteint le cœur, un froid non plus d'un bleu

17 Voir Bernard Böschstein, «Les derniers poèmes de Hölderlin», *Romantisme*, n° 33, 1981, p. 6.

18 Philippe Jaccottet, «Hiver décroissant», *À la lumière d'hiver* suivi de *Pensées sous les nuages*, Paris, Gallimard, coll. «Poésie/Gallimard», 1994, p. 122.

19 *Ibid.*

20 Philippe Jaccottet, *Observations et autres notes anciennes*, Paris, Gallimard, coll. «nrf», 1998, p. 124.

limpide, mais gris « comme du fer²¹ ». Lorsque, dans *La troisième semaison*, Jaccottet évoque l'enterrement de son voisin dans la chapelle glaciale, il évoque « le froid, dedans et dehors²² ». Ce froid n'est pas celui de l'hiver, mais un froid qui atteint le foyer de l'être au sein même de l'été, le froid de « ceux que le soleil ne parvient pas à réchauffer, qui marchent dans l'été comme une frêle brassée d'os » (*SEM*, 178), ce froid de la mort si glaçant, si absolu, qu'il résiste à toute expression poétique et que toute tentative pour le mettre en mots risque de le rendre trop beau, l'éloignant de sa réalité tranchante : « Comment dire cela ? On a touché à quelque chose de si froid que toute l'année en est atteinte, même au cœur de l'été. Parler de glacier serait trop beau. Même parler de pierre enjoliverait cela. C'est une forme de froid qui atteint, au cœur du bel été, votre cœur » (*CPB*, 39).

Il y a au plus profond de l'hiver une pétrification qui est aussi une traversée de la mort. L'enfer n'est pas un chaudron ardent, mais un glacier infini où l'on perd jusqu'au souvenir de sa propre prière, où la parole est une répétition sans fin de l'allitération : « L'âme, si frileuse, si farouche, / devra-t-elle vraiment marcher sans fin sur ce glacier, / seule, pieds nus, ne sachant plus même épeler / sa prière d'enfance, / sans fin punie de sa froideur par ce froid ? » (*CPB*, 106)

Le froid passe « telle une faux » (*SEM*, 25) sur le paysage, mais il faut parler « avec ce vide au cœur, contre lui » (*SEM*, 25). Le poète est celui qui, au solstice d'hiver, dans le monde devenu muet, entrevoit la fissure « où les morts passent la frontière / en cachette » (*CPB*, 94). Sous le sommeil de la terre, le poète perçoit la semaison cachée, la vie qui sommeille, comme une promesse de résurrection, telles les fleurs qui se préparent, l'hiver, « dans la maison souterraine, chez les morts, ou aussi dans la terre des rêves » (*SEM*, 70) : « Par ces longs grands froids, dans la terre devenue comme de la pierre, les futures fleurs dans leurs capsules, leurs étuis » (*SEM*, 71).

²¹ Philippe Jaccottet, *Ce peu de bruits*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 2008, p. 58. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront données dans le corps du texte et indiquées par le sigle *CPB*, suivi du numéro de page.

²² Philippe Jaccottet, *La troisième semaison*, *op. cit.*, p. 111.

Lorsque tout semble glacé, pétrifié, le poète se représente la terre comme un fruit dont le noyau est de flamme, foyer jamais éteint. La semaison hivernale est une forme de traversée de la mort dans l'attente d'une renaissance. Comme dans les mystères d'Éleusis, le germe est enfoui, telle Proserpine au fond de l'Hadès, avant de resurgir dans les moissons de Déméter²³. En plein mois de janvier, le ciel se teint de rose, et le poète prie pour que demeure vivante cette lumière qui n'est plus seulement la lumière que l'on voit, mais qui est aussi la lumière qui pose sur nous son regard et qui devient comme la porte d'accès au cœur même du mystère (*CPB*, 94).

Dans un monde où Dieu est mort, le poète entend dans la « sonorité d'argent » des vers de Leopardi sur la clarté de la neige l'expression du point de rencontre avec l'autre monde, « comme il me semble qu'un fidèle doit entendre la clochette de L'Élévation²⁴ ». Il y aurait dans la pureté étincelante du froid comme un reflet de Dieu : « Les astronomes ont découvert récemment une lumière très froide, éparse dans l'univers, une lumière en quelque sorte "fossile" qui serait le résidu de la lumière infiniment plus puissante de l'origine. Je note combien cela est proche de ce que l'on est tenté d'écrire de Dieu²⁵. »

Il y a donc bien dans le froid intense comme l'écho d'un autre monde, comme une remontée aux sources de l'univers à travers l'épreuve du temps et de la mort. C'est dans la traversée initiatique du froid « cinglant » que le poète atteint à une forme d'illumination. Ainsi lorsqu'il écoute le chant des alouettes au sommet de la Lance au milieu des « coups de cravache du froid » qui semblent « forcer le ciel à s'éclairer » : « Comme la montagne dans ce moment de ténèbres et de froid intense, j'attendais d'être illuminé, de me dresser hors du sarcophage de rocher comme Lazare » (*PFA*, 46). Il y a dans ces fins de nuit glaciales une dimension sacrée, celle du passage de l'ombre à la lumière dramatisé par le froid, celle de la promesse de l'aube, semblable au message porté au cœur des « profondes et pures fins de nuits d'hiver » (*SEM*, 122) par les rois Mages.

23 Voir Patrick Née, *Philippe Jaccottet. À la lumière d'ici*, Paris, Hermann, 2008, p. 367.

24 Philippe Jaccottet, *Autres journées, op. cit.*, p. 21.

25 Philippe Jaccottet, *La seconde semaison, op. cit.*, p. 62.

Expérience du froid et écriture poétique

L'hiver est bien la saison où se rejoignent les contraires, l'ombre et la lumière, le « nacre » et la « terre », le « verre » et la « paille » (*SEM*, 73), la « couleur de bois et de paille » de la forêt humide et la « luminosité magique » du ciel (*SEM*, 18). Si l'hiver est une saison de l'ouverture et de la transparence, il est aussi celle de la solidification, où les feuilles de givres sont des « lames » (*SEM*, 70), où le « soc du froid s'avance et brille » (*SEM*, 24), où l'on entend des « tambourins de glace cliquetante » (*CPB*, 94). La lune même a, dans les nuits d'hiver, le tranchant d'une « lame froide », qui est aussi comme une « clé de cristal » qui semble ouvrir la porte d'un autre monde²⁶. Car si la poésie de l'hiver est celle de l'harmonie des contraires, c'est aussi parce qu'elle est celle de la métamorphose des corps en lumière, comme dans la transfiguration du Christ : « Il faudrait parler, écrit le poète au sujet de la lumière d'hiver, plutôt d'un poudroiement de feu, d'une ouverture et aussi d'une ascension, d'une transfiguration » (*PFA*, 18).

Le froid change la pluie en « laine éparsée » (*CPB*, 94), le ruisseau en une « mince couche de glace », comme en un miroir « où l'on verrait autre chose que son visage²⁷ », donnant accès à une autre réalité. Même le son de la cloche, évoqué par le moine Saigyó, « semble avoir changé²⁸ ». À travers la neige, le ciel rejoint la terre. Les flocons sont des « constellations mobiles de cristaux qu'un souffle changerait en larmes » (*SEM*, 12). Et si la neige se fait constellation, à l'inverse, « les étoiles familières de l'hiver » semblent se multiplier « comme un grésil²⁹ ». Même la gravité semble inversée : ce n'est plus de la neige qui tombe, ensevelissant le monde sous un « froid chuchotement », mais de la neige qui « monte, flotte, fait halte³⁰ ».

Dès lors, paradoxalement, si la saison d'hiver est celle où le monde semble se dépouiller de ses ornements et la poésie de ses images, elle est aussi celle où l'univers se métamorphose, où le profane se mêle au sacré, le quotidien à la magie, la contemplation du monde à la mémoire des textes. Ainsi, lorsqu'il contemple le ciel étoilé et cristallin d'une nuit d'hiver, le

²⁶ *Ibid.*, p. 63.

²⁷ Philippe Jaccottet, *Autres journées*, *op. cit.*, p. 59.

²⁸ Philippe Jaccottet, *La seconde saison*, *op. cit.*, p. 194.

²⁹ *Ibid.*, p. 61.

³⁰ Philippe Jaccottet, *À travers un verger* suivi de *Les Cormorans* et de *Beauregard*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », p. 15.

poète repense au voyage de Dante dans les neuf ciels (*SEM*, 216). La lumière des soirs d'hiver évoque tantôt une « rampe de théâtre » tantôt « une crèche de paille » où l'on rêve de coucher ses pensées « gagnées par le froid » (*CPB*, 59). Au moment même où le froid semble conduire le poète à se détourner de l'exubérance des images pour atteindre aux « formes essentielles » du paysage et du cœur, les images se multiplient pour tenter d'exprimer le mystère de la transfiguration : « Glace, lames, feuilles de givre. On voit encore ces choses, et on ne les voit plus comme des choses, mais comme émanations, figures, mouvements, naissances. / Parfois le monde entier comme une légère bulle, comme un tourbillon de neige que nos yeux seuls croient immobile ou pesant » (*SEM*, 70).

La « légère bulle » dit à la fois la fragilité que confère la neige au paysage et sa transmutation en une réalité autre, où l'univers, semblable à celui des poètes baroques, semble être en perpétuelle métamorphose. Éphémère, la neige renvoie le monde à son impermanence. Elle est du « silence qui tombe³¹ » et forme comme un vide lumineux, une « bulle d'eau soufflée » pour reprendre l'expression de Joubert, telles les « gouttes de lumière » que le moraliste s'efforce de recueillir dans ses brèves notations³².

La neige peut alors être perçue comme une métaphore de l'écriture poétique, la poésie « illuminant par instants la vie comme une chute de neige » (*SEM*, 120). La neige protège et console, telles des « paroles dites à voix basse, pour laver, pour endormir, pour guérir³³ ». Elle est le murmure auquel aspire le poète qui, en une prière païenne, convoque sa venue : « Sur tout cela maintenant je voudrais / que descende la neige [...]³⁴ » Mais la neige ne fait pas que protéger la floraison à venir : elle est elle-même perçue comme une semaison poétique. Il y a en effet dans *La semaison* une sorte de floraison hivernale à travers la neige. La toute première évocation, dans les carnets, de la dispersion se fait curieusement à travers l'image des flocons de neige qui semblent ensemercer la terre : « La neige charge l'herbe fine. Elle tombe en tournoyant comme les graines de l'érable » (*SEM*, 11). La neige, ou « marguerite à la cime » (*SEM*, 17), évoque une dissémination silencieuse, où s'unissent le visible et l'invisible, la dissipation – la neige fondant à l'approche

31 Philippe Jaccottet, *Une transaction secrète*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1987, p. 331.

32 Joseph Joubert, *Carnets*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1994, t. II, p. 602.

33 Philippe Jaccottet, *Une transaction secrète*, op. cit., p. 331.

34 Philippe Jaccottet, *À la lumière d'hiver*, op. cit., p. 96.

de la terre « comme une mort d'oiseaux, de papillons » (*SEM*, 116) – et la germination – « et l'herbe néanmoins s'apprête, persévère³⁵ ». Comme l'a montré Danièle Chauvin, la neige est l'initiatrice à un nouvel ordre de choses³⁶. Elle est un signe, un appel à retrouver l'invisible. Et rien n'égale sans doute l'émotion suscitée par la neige « éclairée de l'intérieur », comme une lumière venue du froid illuminant brièvement le monde, à la fois fragmentaire, insaisissable et essentielle, « comme une parole qui ne laisserait jamais parce qu'on n'en épuise jamais le sens et qu'elle semble l'une des plus importantes qui vous aient été soufflées à l'oreille, au cœur³⁷ ». Les sources gelées au sommet des montagnes sont semblables elles aussi à une lumière que le froid cristallise, au point que le poète dit parfois les confondre avec la lune. Cette pureté lumineuse de ces sources « nouées par le froid » exprime là encore quelque chose de sacré, comme une « ablution » qui laverait les yeux, comme l'« obole blanche pour le passeur qu'il n'y a plus³⁸ ».

Par le dénuement qu'il produit, l'hiver, « saison pour les anges » (*PFA*, 12), ramène ainsi le monde à la simplicité, à l'élémentaire et le cœur à la patience, à la lenteur, au courage. Le froid initie le poète à la « force qui est en bas, patiente, immobile, recueillie, portant couleurs de bure et de buis, d'humilité et de silence ». Il ouvre le paysage aux vastes étendues et renvoie le poète au « passé épais », à l'immémorial. Source de profond recueillement, il permet donc d'atteindre à une forme de vérité première et de transfiguration de la mort à travers les vibrations de la lumière. La pureté étincelante du froid et l'éphémère rayonnement de la neige conduisent le poète à de brèves épiphanies qui le renvoient au mystère même du monde, à la germination sourde des fleurs sous la terre glacée, à « l'or éparpillé » (*CPB*, 96) du crépuscule d'hiver, à l'atmosphère tendre et cristalline de la neige au sommet de la Lance (*CPB*, 97) – à tous ces instants où l'extrémité du froid rejoint celle de la douceur, où la dissipation se fait germination, où dans le cœur de l'hiver le poète entrevoit « une personne en patience et paix tournée / vers l'aveuglant passage d'une à l'autre année³⁹ ».

35 Philippe Jaccottet, « Soleil d'hiver », *op. cit.*, p. 80.

36 Danièle Chauvin, *Viatiques. Essais sur l'imaginaire de Philippe Jaccottet*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, coll. « Bibliothèque de l'imaginaire », 2003, p. 89.

37 Philippe Jaccottet, *Autres journées*, *op. cit.*, p. 68.

38 Philippe Jaccottet, *À travers un verger*, *op. cit.*, p. 81.

39 Philippe Jaccottet, « Soleil d'hiver », *op. cit.*, p. 80.